

Mo Gourmelon

UNE PETITE FUITE DE VIE ENTRETIEN AVEC JEAN-CHARLES HUE



Jean-Charles Hue, *Y'a plus d'os*, 2006, vidéo transférée sur dvd, 4'. Courtesy galerie Michel Rein, Paris.

« Une petite fuite de vie ¹ » telle serait la zone limite qu'arpenne Jean-Charles Hue. Il raconte dans ses films des histoires, et en écrit aussi, s'appropriant le langage et le phrasé des gitans; le dépassement de soi et la mise à l'épreuve du corps s'entremêlent. La mort est toujours prête à affleurer et la mise en danger une constante. « Tous ces gants noirs font de nous une vraie équipe, avec un bout d'uniforme en commun... Comme cela, on fera plus belle la mort si elle vient sans prévenance. La mort, en nous voyant, elle se dira que ceux-là c'est des gens qui savent, qu'ils ne partiront pas comme des wagabonds... Une façon comme une autre de montrer qu'on part pas là-haut en toute inconscience ². » Depuis quelques années, Jean-Charles Hue partage des instants de vie truculents avec une famille Gitane/Yénliche. C'est en quête de ses propres origines et dans l'impossibilité de les trouver qu'il se fit « adopter » par la famille Dorkel. La fréquentation régulière de cette famille en marge est devenue comme un appel d'air dans sa vie. À ce jour, cinq films ont été réalisés *La BM du Seigneur* (2004), *Perdonami Mama* (2004), *Quoi de neuf docteur?* (2004), *Un ange* (2005), *Y'a plus d'os* (2006). Jean-Charles Hue nous introduit dans des mondes tenus à l'écart et qui se tiennent aussi tout autant délibérément à l'écart ³. « Un voyageur ne doit jamais se reproduire qu'entre voyageurs », telle est la religion de Maurice dans *Un ange*. Cercles fermés, impénétrables que l'artiste franchit et investit. Il en dévoile les aspérités et les moments de basculement d'une réalité saisie sans volonté d'enjolivement. Il faut une réelle familiarité et proximité pour saisir le débordement, y être, en être et réagir instantanément à ce moment précis. Joël Bartoloméo mettait en avant toute l'emprise de l'anticipation dans la réalisation de ses films de famille: « Quand il y a un orage, cela chauffe de tous les côtés, l'ambiance est à couper au couteau. Si on sent qu'il va y avoir un orage, on déclenche la caméra. Dès lors, on anticipe les déplacements et on cadre en conséquence... ⁴ » Jean-Charles Hue considère lui-même ses films à mi-chemin du documentaire, pour l'exploration d'un milieu, et du film de famille dans la contiguïté qu'il instaure. Il demeure toujours hors champ, mais les protagonistes de-

vant sa caméra recherchent parfois dans leurs échanges intempestifs son assentiment. Il ne participe pas aux conversations, encore moins aux altercations, il acquiesce à l'occasion et interpelle les plus petits... Dans *Quoi de neuf docteur?* Maurice, au volant de sa voiture, en gros plan, raconte une escapade dans le bois et sa frayeur face à des taches vertes fluorescentes non identifiées qui s'agrandissent dès qu'on les approche; un récit fantasque qui frôle le fantastique puis le ton change. « Charles baisse ta caméra y'a les schmidts derrière... Moi j'ai pas l'permis... S'ils essayent de m'arrêter, j'suis obligé de les percuter... Charles baisse ta machine là... » Le motard dépasse la voiture, Maurice accélère aussitôt et refait le malin. En plan séquence, la caméra enregistre le récit d'une ancienne escapade, la montée en prise directe d'une tension qui se relâche tout aussitôt. Le passé, le présent et le futur se percutent pour Maurice ⁵. La vie file comme une succession d'émotions entrechoquées, malléables. Il joue avec ses nièces, taquine sa chienne pitbull et braconne des lapins aveuglés, abattus, sanguinolents. *Un Ange* (2005) filme Fred à cinq ans d'intervalle. De la toute première scène de braconnage aux enregistrements de la vie ordinaire dans la caravane, la métamorphose physique et la prise de poids relèvent de la stupéfaction. Le nœud du film s'articule autour du récit de Fred qui relate sa rencontre avec un inconnu qui l'a transformé. L'histoire d'une conversion assez improbable où plane une croyance dont le réalisme des propos déborde l'incarnation d'une foi sur mesure. Les paroles antérieures de Fred dans le film, « Je ne suis pas encore un vrai chrétien, je commence à aller vers le Seigneur, je m'efforce... » résonnent étrangement. Avec le récit de l'apparition de cet ange, le film vise la quête d'une rédemption qui n'est toujours que provisoire. *Y'a plus d'os*, ce nouveau film très court déferle en effet à nouveau jusqu'à un paroxysme de tension. Il est question d'un enfant malade, d'un homme inconséquent et d'une femme excédée. Une soirée bien arrosée. Fred vise la femme, comme l'on tire un lapin sans plus de distinction. Puis tout à coup l'arme se retourne, la balle frôle la caméra et l'artiste lui-même. Moment inattendu s'il en est et que la caméra enregistre telle une explosion, une infiltration inopinée dans le réel, une déflagration quasi éjaculatoire car chez les gitans on n'est pas un « mec » mais « ma couille ». De cet

1. Jean-Charles Hue, *Y'a plus d'os*, fondation d'entreprise Ricard, Paris, p. 2007 (exposition 16 janvier – 16 février 2007).

2. « Maintenant que l'on a la voiture, on va boire... Mais vraiment boire... Un litre de Sky au moins chacun. Et puis on va aller vite. À 200 ça fait peur. On a peur parce qu'on se dit que l'on peut encore y faire quelque chose, arrêter la machine. Et puis à 200, un accident c'est douloureux, ça y met du sang, des os brisés, ça hurle, ça fait très mal et même tu succombes. À 240, c'est plus un accident, c'est une destinée. Tu deviens silencieux et fragile. C'est comme une bastos... Y'a plus d'os » in *Y'a plus d'os*, *Op. cit.*

3. Le premier roman de l'anthropologue bordelais Éric Chauvier aborde en partie le sujet. Éric Chauvier, *Anthropologie*, Paris, Allia, 2006.

4. Joël Bartoloméo, « Filmer des souvenirs au présent », propos recueillis par Éric Deneuve et Mo Gourmelon, in *Cahiers de l'Espace Croisé #1*, 2007, Roubaix, éditions Espace Croisé, p. 62.

5. « Ce qui m'apparaît maintenant avec la clarté de l'évidence, c'est que ni l'avenir, ni le passé n'existent. Ce n'est pas user de termes propres que de dire: "Il y a trois temps, le passé, le présent et l'avenir." Peut-être dirait-on plus justement: "Il y a trois temps: le présent du passé, le présent du présent, le présent du futur." Car ces trois sortes de temps existent dans notre esprit et je ne les vois pas ailleurs. Le présent du passé, c'est la mémoire; le présent du présent, c'est l'intuition directe; le présent du futur c'est l'attente. » in saint Augustin, *Les Confessions*, Livre onzième, chapitre xx, Paris, Garnier-Flammarion, 2004, traduction Joseph Trabucco.

instant inconcevable et qui n'aurait pu être joué, Jean-Charles Hue en tirera une photographie. Là encore on peut se souvenir des Écritures décryptées par Fred dans *Un Ange* : « leur mort n'était que partie remise... »

Si l'entretien suivant n'aborde que les films réalisés avec la famille Dorkel, installée dans la banlieue parisienne, ce n'est là qu'un aspect du travail de Jean-Charles Hue qui s'est lié à des communautés mexicaines organisant des combats de Pitbulls. *Pitbull Carnaval* (2006), primé à la dernière foire vidéo LOOP à Barcelone, est sous l'emprise paroxysmique de l'amour et de la mort, et l'artiste entend poursuivre au Mexique son exploration de ces zones ambivalentes.

Dieu marche entre les marmites

Mo Gourmelon : Vous avez réalisé quatre films en compagnie de la famille Dorkel (Yénliche/Gitane) en nous entraînant dans un territoire réservé que, seuls, nous ne foulerions pas. Comment est né ce projet qui perdure ?

Jean-Charles Hue : J'ai tout d'abord fait un voyage en Inde, pour plusieurs raisons dont celle de la musique (tsigane, Bartók, Menuhin). Toutes ces musiques insistent davantage sur les silences que sur les sons. Sans doute peut-on mettre plus de soi dans un silence – place vacante – plutôt que dans le plein. À mon retour, j'ai revu l'un de mes oncles (d'Amérique) qui avait retrouvé la trace de notre famille – du côté maternel – restée nomade. Nous n'en connaissions jusqu'à présent que l'arrière-grand-père qui était un tzigane serbe, déserteur de l'armée allemande, puis réfugié et marié en France. J'ai donc cherché un peu partout cette famille « Dorckel » qui était la mienne. J'ai finalement trouvé la famille que je filme aujourd'hui, qui porte le même nom à

une lettre près « Dorkel ». Ce n'est probablement pas ma vraie famille, mais ils m'ont accueilli comme un ami pour me considérer, avec le temps, comme un cousin. Hormis quelques enregistrements sonores, je ne les ai pas filmés avant sept années de présence et d'amitié en leur compagnie. J'étais avant tout là pour changer de vie et vivre enfin quelque chose de vraiment poétique dans le sens où Genet définit la poésie : « Le poète s'occupe du mal. C'est son rôle de voir la beauté qui s'y trouve, de l'en extraire et de l'utiliser. L'erreur intéresse le poète, puisque l'erreur seule enseigne la vérité ».

J'ai le dernier film de Tony Gatlif en tête, *Transylvania*. De film en film, et sans remettre en cause leurs qualités intrinsèques, on pourrait penser que ce réalisateur, avant de représenter le peuple tzigane ou gitan, cherche davantage à émettre sa propre fascination et pour cela compose une image lyrique. Votre position est tout autre, pouvez-vous la spécifier ? Cette implication était-elle déterminée dès le départ ou s'est-elle imposée à vous ?

Comme Genet, là encore, j'espère avoir une certaine disposition à la féerie. Mais qu'est-ce qui est féérique ou qu'est-ce qui ne l'est pas. Qu'est-ce qui est gitan (gitan lyrique) ou qu'est-ce qui ne l'est pas. Les gitans survivent aussi grâce à l'image qu'ils colportent ou celle, comme Gatlif, que certains colportent pour eux. Ils en sont très conscients. C'est un marketing comme un autre. D'abord, vivre comme un gitan, c'est dur... très dur, surtout si on ne naît pas là-dedans. Il y a bien quelques feux de camps et plus rarement une belle gitane de disponible. Mais être gitan c'est surtout perdre ses dents à vingt ans. C'est grossir de mauvaise bouffe et avoir régulièrement mal à son corps et dans sa tête et



Jean-Charles Hue, *Pitbull Carnaval*, 2006, vidéo transférée sur dvd, 18'. Courtesy galerie Michel Rein, Paris.

tout ça si vous avez le bol de ne pas être consanguin. Alors, et seulement alors, après avoir évité de crever par balle deux ou trois fois, vous pouvez espérer croiser sur votre route un miracle (lyrisme de tradition gitane) quel qu'il soit. Alors vous pouvez y aller carrément de votre féerie (à la Kusturica) et même en faire des patacaisses... Vous en avez le droit et même le devoir. Mais avant tout ça, il faudra ressentir, humer le terrain. Plus le terrain sera aride et bien caillouteux – avec du réel essentiellement, pas bien beau, voir franchement ragoûtant – plus vous aurez une chance de voir quelques étincelles de merveilleux. Pas la foire du trône et encore moins du spectacle. Juste un petit écart du naturel, on aurait cru voir que... Mais c'est énorme lorsqu'on le vit pour de vrai. C'est le lyrisme que je recherche. Un événement rosselinien.

Un vrai miracle est toujours imparfait. Bien sûr, les miracles et le lyrisme n'appartiennent pas qu'aux gitans. Mais dans ce monde, il n'y a plus qu'eux ou presque pour y croire encore. Et ils sont surtout les seuls à vous en faire un régulièrement (la religion catholique reconnaît un miracle par siècle). Il faut y croire ou s'abstenir. Dans ma famille, il y a toujours quelques miracles qui traînent ; comme le jour où mon grand-père, qui était éCLAIREUR dans l'armée en 1940, a trouvé une reproduction de sainte Thérèse et un chapelet en bois accrochés à un mur de corps de ferme. Ce mur noirci était le seul encore debout de cette ferme ravagée par les flammes et ces flammes se sont arrêtées juste autour du chapelet. Ce miracle et ces objets ont soutenu mon grand-père par la suite, durant sa détention. Les saintes et la Vierge sont ensuite devenues une croyance familiale, presque aussi animiste que catholique. On trouve là encore quelques fétiches cruels en temps de guerre ou de danger et tout cela est pris dans le quotidien d'une journée, car Dieu marche entre les marmites. Alors, ma façon de dépeindre ce monde avec la caméra me vient de ma famille et aussi d'avoir été parfois dans la position des filmés.

Et en plus, ceux que je filme sont des Yéniches, des Dorkel, considérés comme les pires, les plus dangereux et méchants. Il se trouve que les Yéniches, qui viennent d'Europe centrale, sont souvent clairs de peau et tiennent physiquement davantage d'un Lillois que d'un Indien. Ils ne sont même pas de beaux gitans ou gitanes. De vrais bâtards de chez les bâtards. De plus ils n'ont pas de musique connue à part un peu l'accordéon, vague héritage transalpin, beaucoup moins brillant et exotique que la guitare manouche. Alors, qu'est-ce qui reste pour faire beau ou faire du lyrisme gitane ? J'ai trouvé une brute qui peut tuer et qui, le temps d'une pose dans sa folie, vous fait écouter une chanson populaire gitane qu'il aime beaucoup. J'ai vu certains soirs, alors que l'on roulait dans une BM chouravée (volée) quelque chose... J'ai ressenti quelque chose qui m'a placé entre vie et mort, là justement où tout peut arriver. J'ai vu



Jean-Charles Hue, *Quoi de neuf docteur ?*, 2004, vidéo transférée sur dvd, 8'50". Courtesy galerie Michel Rein, Paris.

Jean-Charles Hue, *Perdonami Mama*, 2004, vidéo transférée sur dvd, 7'50". Courtesy galerie Michel Rein, Paris.



et vécu la joie de vivre presque animale de Maurice, vivant les apparitions, les flics et le braconnage comme un même jeu. Et à chaque fois, j'ai ressenti ce petit miracle sans grand artifice, celui d'être bien vivant. Je n'ai pas eu à l'inventer, c'était déjà là !

Émir Kusturica est proche de la vérité car il la montre aussi laide que belle. Gatlif est gentil. Il fait des contes sans cruauté, sans grande féerie. Les deux réalisateurs cherchent à montrer l'image qu'ils en ont. Mais Émir, tout comme Bruegel, montre tout et surtout le plus laid puisque c'est ça l'essentiel de notre (humaine) vérité. Gatlif n'est pas assez habité pour faire des miracles, et il tombe un peu trop souvent dans l'imagerie gentille du pauvre gitan, pas voleur mais musicien.

Vous n'apparaissez pas à l'image et cependant on vous sent très présent. Maurice, ou sa femme, s'adresse parfois directement à vous et semble vous prendre à témoin. Vous qualifiez vos vidéos de documentaires proches du journal filmé pour leur durée et leur fréquence de tournage, et du film de famille en ce qui concerne votre position de filmeur.

Cependant, dans le film de famille, on cherche à donner une bonne image de soi : une mise en scène du bonheur. Je vous cite « Ce qu'ils donnent c'est la vie, de la sueur et de la connerie »...

Je crois que j'ai deux comportements vis-à-vis de ceux que je filme et surtout en ce qui concerne les Dorkel. Le filmeur que je suis a conscience, au retour, d'avoir capturé l'image de drôles de zouaves, un peu monstrueux et dangereux. En même temps, durant le tournage, et parfois pendant une conversation avec un spectateur de mon film, je suis parfois surpris que l'on parle de leur physique en termes péjoratifs. Car encore aujourd'hui et c'est heureux, j'ai beaucoup de mal à les voir autrement que normaux. C'est un quotidien, des proches. Je ne vois pas de beauté ou de laideur particulière en eux la plupart du temps. Je crois aussi que j'ai toujours souhaité avoir ce type de physique. Je suis mince et je ne filme que des hommes gros ou gras. Je crois qu'un homme doit être viril, c'est-à-dire ne pas trop tenir compte des critères de mode. Mais surtout, c'est une question de définition morale de la beauté. Pour moi, rien n'est



beau si un prix n'est pas payé. La beauté est une trace, une histoire. Une dent qui est tombée raconte une histoire tout comme un tatouage. Être gras en dit long sur la façon de percevoir le monde, être libre de définir sa propre beauté en dehors du critère général. Il faut s'abîmer pour vivre, c'est la preuve que l'on est vivant. Payer le tribut à mère nature. Tout le reste, c'est de la couverture de mode. En tout cas, ça ne m'intéresse pas.

Ce que vous avez ressenti, placé entre vie et mort, est le sujet de votre prochain film ?

Oui, certainement, mais je crois que presque tous mes films parlent au moins d'une transformation, d'une frontière, d'un état second. *Emilio* raconte comment naissent les monstres, *Un Ange* raconte comment Fred est passé du mal au bien, et *Pitbull Carnaval* raconte un couple qui se trouve à une frontière entre l'amour et la violence. L'état limite est toujours religieux. Dépasser le corps ou le mental transcende les êtres vivants. J'aime me trouver là à cet instant et filmer pour en témoigner. Et moi, je cherche aussi ma propre transformation. Le passage de ma personne, que j'aime

plus ou moins, à une autre chose qui reste toujours à définir. J'aime le mouvement ou bien être là où les choses changent et vous changent. Je pense sincèrement que la vie ne suffit pas. Je ressens un ennui profond dans ma vie. Je m'enlise très vite dans la routine. Au lieu de me rassurer, je perds dans cette routine peu à peu toute envie de vivre, d'aimer... Je recherche des possibilités de changer de vie qui laisseront des traces dans ma tête et même sur mon corps. Alors, un jour, j'aurai réussi ma transformation et j'aimerai enfin ma vie et mon corps. Seuls des gens comme les Dorkel ou comme Mario ou Emilio peuvent me donner l'illusion, un instant, d'être un peu comme eux. Aussi, être placé entre la vie et la mort peut-être un instant béni qui permet de quitter tous ces oripeaux détestables qui alourdissent ma vie.

Décembre 2006

Ma Gournmelon est critique d'art et directrice de l'Espace Croisé à Roubaix.

Jean-Charles Hue, *Un Ange*, 2005, vidéo transférée sur dvd, 38'49". Courtesy galerie Michel Rein, Paris.

